

# De mère en fille

Afin de poursuivre sa chronique familiale tragique, l'auteure belge Isabelle Spaak a enquêté en journaliste et écrit « Une allure folle » en romancière

XAVIER HOUSSIN

**Q**uand on a touché le fond, on peut toujours creuser. » L'ironie désabusée de ce proverbe (polonais, paraît-il) correspond bien à Isabelle Spaak. Et à son travail d'écrivaine. A cette manière de fouiller dans les souvenirs, toujours plus profond. De remuer une histoire familiale dont elle ne se serait peut-être jamais préoccupée si, un samedi de juillet 1981, sa jeunesse n'avait été fracassée. Ce matin-là, à Bruxelles, sa mère, dévorée de jalousie, abattait son père d'un coup de fusil de chasse, avant de se donner la mort en s'électrocutant dans la baignoire avec un fer à repasser. Le fait divers, tragique, avait d'autant plus bouleversé la Belgique que la victime, Fernand Spaak, diplomate, était le chef de cabinet de Gaston Thorn, le président de la Commission européenne, et le fils de Paul-Henri Spaak, grand homme d'Etat belge, considéré comme un des pères de l'Europe. Isabelle avait 20 ans.

« *Quel étrange fardeau de porter les actes de sa mère* », écrit-elle vingt ans plus tard, justement, dans un premier livre au titre un rien insolent *Ca ne se fait pas* (Les Equateurs, 2004). Elle y reprenait les événements de ce lointain été, partait à rebrousse-temps, s'arrêtait sur un moment, un sentiment. Le passé s'invitait au présent. Et ces allers-retours, insensiblement, emportaient son récit vers le roman vrai. Peut-être

**Dans ce nouveau roman, chaque fait énoncé est véritable, les noms le sont aussi, pourtant les protagonistes et leur destin s'évadent de la seule exactitude**

déjà parce que la réalité de son aventure personnelle ressemblait à une folle fiction, mais aussi que le temps lui offrait enfin un peu de mise à distance et la laissait libre d'une certaine invention. Deux ans après, elle publiait *Pas du tout mon genre* (Les Equateurs, 2006), où elle déroulait la comédie douce-amère de ses amours, mêlée à ses émotions et à ses découvertes retrouvées d'enfant. Broderie secrète. Lèvres cousues.

« *Je ne pensais pas y retourner, dit-elle. Tout cela était clos pour moi. Je métais entièrement consacrée à mon métier de journaliste. J'avais bouclé un livre-enquête sur les pri-*



Isabelle Spaak. ERIC DESSONS / A. JDD / SIPA

*maires socialistes de 2011* [Militants, Stock]. *Je ne voulais plus écrire. J'avais très mal vécu ces parutions, entendu des choses terribles de la part de gens qui m'étaient proches. Je n'avais pas compris, parce que, pour moi, ces livres s'inscrivaient dans une démarche d'apaisement et, surtout, je considérais qu'il s'agissait de romans avec des personnages.* »

Elle revient pourtant aujourd'hui à cette « biofiction » construite en associations, en réminiscences. Nouveau chapitre de sa chronique familiale enchevêtrée, *Une allure folle* s'attache à la personnalité de sa grand-mère maternelle, Mathilde. Une « cocotte », comme on disait à l'époque, qui, après avoir collectionné les amants fortunés, avait attaché son destin à un millionnaire italien, Armando Farina. Avec lui, elle avait eu une fille, Annie, qu'elle allait élever dans le luxe, mais également dans la solitude et le silence de ses origines, car Armando était marié. Se raconte ainsi l'enfance particulière et la jeunesse de la mère d'Isabelle Spaak, pauvre petite fille riche, que la mauvaise réputation va écabousser à l'adolescence.

« *Ce dernier livre a été porté par une urgence absolue. La grande maison à la campagne où se trouvaient presque tous les souvenirs de Mathilde et d'Armando, et ceux de ma mère, allait être mise en vente. Je ne pouvais pas laisser disparaître cela.* » La journaliste met

EXTRAIT

« *Maman a seize ans. Elle est trop futile, trop libre. Elle ne devrait pas accepter d'aller boire un verre avec moi n'importe qui, surtout avec un Monsieur de deux fois son âge. Maman boit du vin rouge et du cognac. Elle est pompette, dévore un demi-homard en tête à tête avec l'animal dans la cuisine carrelée de blanc. Maman a repris ses gammes. Elle annote de ses petits doigts agiles un poème de Verlaine mis en musique par Debussy. Maman échoue à ses examens. Elle promet de s'inscrire en philo, bâche Platon et Aristote. Elle révise son allemand avec un professeur qui met tant de rouge à lèvres qu'elle ressemble à un polichinelle. Elle parle couramment l'anglais et l'italien, fréquente des dandies, danse et rit. Maman aime le foin dans ses cheveux et l'odeur de la pluie sur son manteau de fourrure.* »

UNE ALLURE FOLLE, PAGE 117

alors au jour toute une masse d'archives. Elle épluche les lettres, scrute les photos, ouvre les agendas, découvre intacts, sous le papier de soie, le col en renard argenté de Mathilde, ses tenues brodées de strass et de sequins. La layette d'Annie, ses habits d'écoulière. Dans une hâte et une émotion fébriles, elle progresse dans la friche des années. « *J'ai retrouvé les lieux, le décor de leur histoire.* » Une affaire de susception. Un patient travail d'investigation. Mené pas à pas. Les pas dans les pas.

« *J'ai besoin d'enquêter. Cela correspond à ma façon d'écrire. Mais l'enquête romanesque est faussée.*

*Je m'efforce au fur et à mesure de reconstituer un puzzle, sachant que je me fais quand même une idée de ce à quoi je voudrais qu'il ressemble. Est-ce que, finalement, je ne trouve pas ce que j'ai envie de trouver ?* » Sauf que la réalité quelquefois bouscule l'édifice narratif. Comme ce courrier reçu d'Israël qui annonce que sa mère va être honorée à titre posthume du titre de Juste pour avoir caché des enfants juifs pendant l'Occupation.

« *Qu'avait fait maman précisément ? Je savais qu'elle s'était engagée dans la Résistance. Mais c'était très vague, nous n'en avions jamais parlé.* »

Dans *Une allure folle*, chaque fait énoncé est véritable, les noms le sont aussi, pourtant les protagonistes et leur destin s'évadent de la seule exactitude. « *Je dois cette approche à Pierre Mertens. Il m'a montré que l'on peut écrire un roman avec des personnages réels en les appelant par leur nom. Ses livres où tout était vrai étaient bien plus des romans pour moi que les autres. Moi qui, enfant, me réfugiais dans la lecture et qui croyais que la fiction était la vie, j'ai réalisé que c'était la vie qui était de la fiction.* »

Compte-t-elle continuer à creuser ? « *Je fouille dans le passé, mais j'aime mon présent. Mes enfants, ma petite-fille. Tous ces personnages romanesques de ma famille sont morts. Je leur ai rendu peut-être de la dignité. De la légèreté, de la fantaisie aussi. Après... heureusement qu'il ne reste plus rien.* » ■

UNE ALLURE FOLLE, d'Isabelle Spaak, Les Equateurs, 220 p., 17 €.

## L'aventure de femmes libres et décidées



L'ÉLECTROPHONE beugle *Rain and Tears*, le tube des Aphrodite's Child. Dans son petit appartement de l'avenue Louise à Bruxelles, Mathilde écoute Demi Rousseau en suçotant des pastilles Vichy. C'est une fan. Nous sommes en 1970 et c'est maintenant une vieille dame. Une vieille dame indigne, car on ne se refait pas. Dans la bien-pensante capitale belge du début du XX<sup>e</sup> siècle, elle avait mené la vie rapide et fort peu convenable d'une demi-mondaine que ses amants riches-criminelles couvraient de cadeaux. Puis elle s'était rangée, en quelque sorte, devenant la maîtresse exclusive d'un

bel Italien (cousu d'or, bien sûr). Isabelle Spaak est partie à la recherche du destin tapageur de sa grand-mère et du couple fusionnel et tourmenté qu'elle formait avec sa fille, Annie, fruit de ses amours avec son adorateur transalpin.

### Lourd secret

On mène grand train. Élégantes demeures, automobiles de luxe, croisières, palaces. Et pour Annie, éducation raffinée, car Armando Farina veut le meilleur pour sa fille. Seule ombre au tableau, qui ne cessera de s'étendre, sa naissance illégitime. Un lourd secret caché dans la désinvolture de ses jours et qui empoisonnera toute l'existence d'Annie. En attendant de lointains dénouements dont on sait qu'ils seront tragiques, chacun joue son rôle. Dans le

théâtre de son histoire familiale, Isabelle Spaak s'implique aussi. C'est son regard qui emporte cette aventure de femmes, de courage, d'élégance. Avec Mathilde, qui tient la dragée haute à toute une bonne société bruxelloise qui la jalouse et la déteste. Avec Annie, qui ne fait ni une ni deux pour précipiter sa jeunesse dans la Résistance. Avec leur façon à toutes deux de faire des choix. D'être libres et décidées. Dans *Une allure folle*, on passe du cocasse au douloureux, de la désinvolture à l'inquiétude. Le livre est touchant à l'extrême. Petit roman des origines, fidèle, sincère et inventé. ■ X.H.

## SANS OUBLIER

### Crime sans châtimement

En 2017 paraîtra le deuxième opus de la grande saga du XX<sup>e</sup> siècle commencée par Pierre Lemaître avec *Au revoir là-haut*, prix Goncourt 2013. Peut-être pour faire patienter ses admirateurs – ce roman, bientôt adapté au cinéma, s'est, en effet, vendu à 600 000 exemplaires –, l'écrivain publie *Trois jours et une vie*, une manière de thriller dans un village de campagne. L'histoire d'Antoine, 12 ans, qui tue d'un violent coup de bâton son ami et voisin âgé de 6 ans et enterre son corps en forêt. Un coup de sang aux effets dévastateurs produisant chez son auteur des remords tenaces. Le crime demeurera impuni et la disparition du garçonnet, inexplicable. Disons-le, au-delà de la chronique réussie d'une communauté, ce roman déçoit quelque peu par son classicisme et son style, un brin grandiloquent. Celui-ci soul-



gne les émotions, à grand renfort d'épithètes, plutôt que de s'employer à les faire ressentir. Pas déplaisant, pas capital non plus. ■ MACHA SÉRY  
► *Trois jours et une vie*, de Pierre Lemaître, Albin Michel, 284 p., 19,80 €.

### Un grand bol d'air

« *Les mots appartiennent à l'homme qui marche* », écrit René Frégni, flâneur invétéré arpentant les alentours de Manosque sur les traces estompées de Giono. Ce récit tramé d'anecdotes est porté par le formidable bol d'air qui l'ouvre : le tribunal a relaxé Frégni après « dix ans de harcèlement, d'humiliations, d'interrogatoires, de perquisitions », à la suite d'une affaire de blanchiment à laquelle il était malencontreusement mêlé et qu'il a racontée dans *Tu tomberas avec la nuit* (Gallimard, 2008). L'auteur goûte la vie à pleines phrases, avançant d'un bon pas, jonglant avec les souvenirs à écrire, sans dédaigner les plaisirs éphémères : les silences d'une femme aimée, les odeurs de l'automne. On le suit sans effort, et l'on respire, au rythme de rencontres pleines d'empathie avec des marginaux de tout poil ; on lira ainsi un beau portrait de Joël Gattefossé, le créateur de la mythique librairie de Banon, Le Bleu ; un homme volant de ses propres rêves qu'on tressasse les créanciers. ■



► *Je me souviens de tous vos rêves*, de René Frégni, Gallimard, 150 p., 14 €.

### Dossier rouge

Plus de vingt-cinq ans après *La Chanteuse russe* (1988, Gaïa, 1999), Leif Davidsen revient à ses amours soviétiques. Ce pseudo-thriller se déroule moitié dans le présent, moitié dans les années 1970, en pleine tourter brejnévienne. Le héros, M. Météo de la télévision danoise, devenu enquêteur malgré lui, cherche à élucider le meurtre de son frère, proche du patriarche russe, ainsi que la mort de celui-ci à Moscou. On assiste à la lente progression de l'enquête et surtout on découvre que, malgré la rupture constituée par la désagrégation de l'URSS, les vraies causes de la situation actuelle se trouvent dans un passé plus lointain, et que les anciennes forces sont toujours à l'œuvre... Une peinture sans complaisance des ceux qui se déchirent pour se ré-



partir le « gâteau-Russie », des deux côtés de l'ancien rideau de fer. ■ ELENIA BALZAMO  
► *La Mort accidentelle du patriarche* (Patriarkens hændelige død), de Leif Davidsen, traduit du danois par Monique Christiansen, Gaïa, 508 p., 24 €.